

La chanson : un acte de solitude

Claude Bertrand

Numéro 34, automne 1987

La vie d'artiste

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15218ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

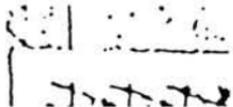
0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertrand, C. (1987). La chanson : un acte de solitude. *Moebius*, (34), 31–33.



CLAUDE BERTRAND

La chanson : un acte de solitude

Dans son «Cahier des Arts et Lettres» du 28 décembre 85 et du 4 janvier 86, *La Presse* faisait paraître des articles signés par Jean Beauoyer et par Denis Lavoie sur l'état de la chanson «française» d'ici, au Québec. Il y était question du départ de nos artistes pour la France, de l'envahissement du marché par le disque américain et des problèmes que peut faire surgir une telle situation pour ceux qui veulent encore s'exprimer en français dans le domaine de la chanson. J'ai lu ces articles avec intérêt. J'en ai tiré cette petite réflexion qu'on pourrait intituler LETTRE A CEUX QUI VEULENT ENCORE CHANTER en français ou encore: *La chanson : un acte solitaire*.

* * *

Ne pas faire le jeu des autres. Se tenir auprès de soi. Prendre un risque. Chanter en français, ici, un peu partout, à travers le monde. Comme c'est difficile! «Ils ne m'entendront pas». Qui «ils»? Tout le monde: le public, les producteurs, les jeunes. Tout le monde écoute la chanson américaine, la chanson en anglais, qui n'est d'ailleurs plus une chanson. Du bruit, de la musique très forte et surtout du rythme. Mais quel rythme? Toujours le même. Rien qui vienne du dedans. Tout provient du dehors. Des sensations fortes, des émotions fortes, mais aucun sentiment. Rien. Du vide. Du bruit surtout, pour combler le vide qui nous inciterait à penser. Mais ce n'est pas cette musique que j'entends tout au fond de moi et qui m'habite. Ni ces rythmes programmés. Non! La musique que j'invente est plus douce, plus fine, plus nuancée. Mes paroles aussi, que je ne saurais confondre d'ailleurs avec la musique. Elles ont une valeur en soi parce qu'elles essaient de dire quelque chose sur la vie, sur la mort, sur les autres, sur la nature de mes sentiments.

Non, il n'est pas vrai que les paroles doivent être sacrifiées à la musique. Mais tout ce que je répète là, on me dit qu'on ne veut pas l'entendre. Qui *on*? Je ne le sais pas. Ça court dans l'air. On dit cela. Le *on* est partout. Je ne sais pas qui c'est, il n'a pas de figure, mais il est omniprésent. On dit alors que je



n'ai pas de chance, que si je continue à persévérer dans ma voie, parce que je ne vois pas ce que je ferais d'autre, je cours à l'échec. Mais je n'arrive pas à y croire. J'y crois d'ailleurs de moins en moins. Tant mieux! Car ce que j'ai à dire, c'est en français que je dois le dire. Pourquoi? Parce que le français est la langue dans laquelle je retrouve une disposition à l'intériorité. Ce que j'ai à dire tient du sentiment et non des émotions fortes et grossières. Cela ne se transforme pas en autre chose. Cela ne se traduit pas. Je ne pourrais le dire dans une autre langue. Alors, je continue. Je sais que je prends tout un risque en ne me trahissant pas.

Il y en a qui, autour de moi, me disent ou me laissent entendre que le mieux pour moi serait maintenant de changer ma façon d'être, d'être plus spectaculaire, plus populaire, je ne sais quoi, sinon je ne trouverai pas de «producteurs». Le milieu des producteurs! Comme si l'on devait être esclave des producteurs et du marché! Le «milieu»! quand j'entends ce mot, je sursaute. Le milieu peut bien penser ce qu'il pense, moi, je ne renoncerai pas à ce que je suis, même si je ne suis pas encore une valeur d'échange. Se vendre, c'est se trahir. Mon idée, c'est que l'on arrive à se vendre lorsque l'on ne veut pas se vendre, lorsque l'on reste près de soi. Il y en a trop qui se trahissent aujourd'hui dans la chanson. Résultat: ils n'existent pas. Ils sont absorbés par le marché. Demain, l'on n'en parlera plus. Les pauvres! Ils ne savent pas ce qu'ils font.

Pouvez-vous me dire si j'ai raison ou si j'ai tort de penser de cette façon? Mon idée à moi, c'est que j'ai raison parce que cette «raison» s'impose à moi comme une nécessité. Et cette conviction est celle de chanter dans mes propres mots parce que c'est ma vie que j'invente en faisant ce que je veux faire et en écartant ce que je refuse. Certains me diront que je me retrouverai seul. Oui, peut-être. Mais la chanson est-elle autre chose qu'un acte solitaire? Surtout à notre époque. Je dis surtout à notre époque parce qu'il fut un temps où ceux qui chantaient en français en ce pays étaient soutenus par tout un mouvement idéologique nationaliste. Mais cette couverture idéologique n'est plus. Inutile de penser à son retour. Maintenant, celui qui chante doit assumer seul toute l'affirmation de son geste. Il ne peut plus s'en faire accroire. Il ne peut plus croire que les autres viendront l'aider, l'appuyer. Il doit trouver en lui la raison d'être de sa créativité. En un sens, il est plus seul que jamais.

Se plaindre de ce que cette vague «américaine» de la chanson envahit toutes nos ondes est inutile. Revendiquer les «droits du français» dans la maison ne sert à rien non plus, car revendiquer, il ne faut jamais l'oublier, revient toujours à se placer dans une position d'infériorité. Non, celui qui chante doit apprendre qu'il est seul et qu'il ne doit sacrifier sa différence à aucun prix. En a-t-il le courage? Oui, à la limite, c'est une question de courage, de force, de puissance d'être. Mais



la force dont il s'agit n'est pas celle de celui qui veut réussir à tout prix, pour monter sur une scène, se faire voir, devenir une vedette. Non, cette force est tout intérieure. Elle repose sur *la capacité d'être un artiste*. Mais qu'est-ce qu'être un artiste aujourd'hui, sinon avoir le sens de l'écart, de tout ce qui déroge à une forme égalitaire et égalisante, identitaire ou uniformisante que l'on retrouve aujourd'hui exprimée de manière manifeste à travers cette culture dite de masse. Société unidimensionnelle, disait Marcuse, où chacun doit penser ce que l'autre pense, où chacun doit faire ce que l'autre fait sous peine d'être exilé, rejeté, oublié. Le risque, il est là. Mais comment ne pas le prendre si ce que l'on a à dire est de toute façon différent, non-assimilable, non-identifiable, non-récupérable? Il faut aller jusque-là. Prendre le risque de n'être pas connu, applaudi, populaire. Etre le grain de sable qui risque d'enrayer la machine un jour ou l'autre.

L'artiste est celui qui invente une autre réalité du sein même de la réalité. Mais dans cette voie, il sait que peu le suivront. Il paie de sa vie l'expression de sa différence.

Mais y a-t-il un autre chemin pour celui qui a décidé de ne pas renoncer à ce qu'il est? Je ne le crois pas. En ce sens, la chanson reste comme toutes les autres formes d'expression artistique un acte solitaire. Le bruit des applaudissements de la foule ou des spectateurs ne la changera pas en son essence. C'est pourquoi celui qui s'y livre ne doit jamais faire le jeu des autres mais rester auprès de soi. Et si cette proximité commande aujourd'hui à celui qui pense en français de chanter en français, il ne doit pas y renoncer sous peine d'y perdre sa disposition à l'intériorité, seule véritable force capable de mettre en échec tout ce qui nous vient de cette culture de masse qui, il faut bien le dire, bloque parfois les voies de la réflexion.

